JEAN RICHEPIN 1849–1926

L’Ange

L’Ange m’a dit : « Va-t’en, poète !
« Crois-moi, tu feras mieux. Va-t’en !
« Tes yeux sont des yeux d’alouette ;
« Les miens sont des yeux de Satan. »

« L’Ange m’a dit encore : « Voire,
« Pour qu’on te croie un Lucifer,
« Ne sors pas de ta tour d’ivoire
« A l’assaut de la tour de fer. »

Enfin l’Ange, la porte ouverte,
M’a dit : « N’entre pas, si tu veux,
« Garder au poing ta palme verte
« Et tes lauriers dans les cheveux. »

Puis, sur ces mots chus de Saturne
Me vouant aux mauvais destins,
L’Ange redevint taciturne,
Tandis qu’à regards clandestins

Je regardais la porte-goule
Dont le trou du mystère noir
Tire l’âme pour qu’on y coule
Aux spires de son entonnoir.

Ah ! cette porte, cette porte !
Même un rocher sans mouvement
En eût (sourd, aveugle, n’importe)
Senti l’irrésistible aimant ;

Et c’est en vain qu’à mes paupières
J’écrasais, pour ne point la voir,
Mes mains plus lourdes que des pierres,
J’en subissais l’obscur pouvoir.

C’était la porte lamentable
Au fronton de laquelle on lit :
« Entrez, les affamés sans table,
« Les tombant-de-sommeil sans lit : »

C’était la porte aux airs de fée
Par qui le rêveur en chemin
Fait de ses rêves un trophée
Soleillant au ciel de demain.

C’était la porte du vieux songe
Qui sourit au regret pleureur.
C’était la porte du mensonge.
C’était la porte de l’horreur.

Car vers la porte charitable
Se ruaient les martyrisés,
Comme des moutons vers l’étable
Et des bouches vers les baisers ;

Mais en arrivant devant elle
Leur élan rompu s’arrêtait,
Dans une angoisse qui pantelle,
Dans une terreur qui se tait ;

Et cette foule sanglotante
Demeurait là marquer le pas,
Râlant les râles de l’attente
Avec des gueules de trépas.

A leurs longues désespérances
Elle s’offrait, la porte, enfin,
Du gîte où s’apaisent les transes,
Boit la soif et mange la faim,

La porte du palais féerique
Où tous les damnés, les maudits,
Les fous, les chercheurs d'Amérique,
Vont de l'enfer au paradis !

Mais leurs vœux, fleurissant en elle,
L'Ange les narguait, morfondus,
L'Ange, éternelle sentinelle
De tous les paradis perdus.

Il barrait la porte bénie,
Farouche et debout sur le seuil,
L'Ange au geste de tyrannie,
L'Ange aux yeux d'implacable orgueil ;

Et sans qu'il desserrât les lèvres,
On comprenait, rien qu'à le voir,
Que ce donneur d'eau fraîche aux fièvres
N'ouvrait pas gratis l'abreuvoir.

Son geste dur en coup de sabre,
Ses yeux fascineurs de serpent,
Criaient à la foule macabre
De ne l'aborder qu'en rampant,

Et qu'avant de franchir la porte
Il fallait se proclamer sien,
A plat-ventre comme un cloporte,
En léchant ses pieds comme un chien.

Or, si sa tête était d'un Ange,
Ses pieds, dont la vermine mord
La grouillante et vivante fange,
Ses pieds étaient des pieds de mort.

Devant ces puanteurs livides
Et ce droit de péage affreux,
Cerveaux éteints, estomacs vides,
Les gueux s'interrogeaient entre eux.

Or, sous l'injonction formelle
Voyant trembler les pauvres gens,
J'essayai d'être fort comme elle
Contre ses ordres outrageants,

Et je dis : « De quelle amertume
« Vos fronts sont lourds, vos cœurs sont pleins,
« Je le sais, vous dont j'ai coutume,
« Vous que j'aime, vous que je plains,

« Vous mes amis, moi, votre frère,
« Vous avec qui j'ai souffert tant,
« Je sais que tout vous est contraire,
« Que c'est à jamais, et pourtant,

« Tenez bon, je vous en conjure,
« Et pour avoir le pain, le lit,
« N'acceptez pas l'atroce injure
« Par quoi votre orgueil s'abolit ;

« Rêveurs, que ronge votre rêve,
« Préférez l'éternel tourment
« Aux hontes de l'ignoble trêve
« Que l'on vous propose, et qui ment.

« Dans le palais gardé par l'Ange,
« Le sommeil est celui des morts.
« Ce qu'on y boit, ce qu'on y mange,
« C'est l'esclavage et le remords.

« Mieux vaut le malheur qui vous navre
« Que l'irrémédiable affront
« De lécher ces pieds de cadavre,
« Pourris, et qui vous pourriront. »

Ainsi, mieux encore sans doute,
Par tout ce qu'on peut dégager
De pitié se dépensant toute
Pour des êtres chers en danger,

Ainsi je luttais, solitaire,
Contre le geste et les regards
Qui déjà courbaient vers la terre
Leurs faces de vaincus hagards.

Efforts perdus ! Paroles vaines !
Le vieil espoir empoisonneur
Leur gelait le sang dans les veines
Et vidait leur âme d'honneur.

Et je dus subir la nausée
De voir le premier du troupeau
A genoux, sa bouche posée
Sur les pieds sans chair et sans peau,

Puis un second, un autre, un autre,
Puis par tas, à tort à travers,
Tout le vil troupeau qui se vautre,
Léchant la sanie et les vers.

Hélas ! oui, cette pourriture
Qui me faisait lever le cœur,
Mes sans-gîte et mes sans-pâture
En léchaient l'infecte liqueur ;

Et mes rêveurs léchaient de même,
Et tous, tous, si bien corrompus
Qu'on eût dit des lécheurs de crème,
Ces monstrueux lécheurs de pus.

Hélas ! oui, tout ce triste monde,
Gueux, fous, mes frères, mes amis,
Trouvaient juste l'hommage immonde,
Prix de l'Eldorado promis,

Tant ils avaient, les pauvres hères
Aux maigres et claquantes peaux
Sous l'éternel vent des misères,
Faim de repas, faim de repos !

Misères qu'ils croyaient finies
Vous me faisiez presque excuser
Les abjectes ignominies
De leur vampirique baiser.

Des larmes de honte et de rage
Me montaient aux yeux cependant,
Que nul d'entre eux n'eût le courage
De se redresser en grondant,

Que pas un, dans un élan d'âme,
Dans un sursaut de sang qui bout,
Ne crachât sur le seuil infâme,
Crevant là, devant, mais debout.

Soudain je me compris en faute,
Plus coupable qu'eux tous, vraiment.
Ma conscience, à flamme haute,
M'illuminait, claire, affirmant :

« Les mots sont du vent qu'on profère ;
« Il n'est que l'acte de viril,
« Ce que tu crois qu'ils devraient faire,
« Affrontes-en, toi, le péril ;

« Prends ton vol, d'un essor plus ample
« Qu'un essor d'inutiles vœux,
« Et donne à ces lâches l'exemple
« Du courage que tu leur veux ! »

L'Ange au fond de moi devait lire ;
Car il souriait à présent,
Et pour ma révolte en délire
Ce sourire était écrasant.

Ma force en restait engourdie.
Il me méprisait à tel point !
Il semblait dire : « Comédie !
« Qui réfléchit trop n'agit point.

« Au ronron berceur de tes phrases
« S'endorment tes vouloirs lointains.
« Le feu de paille où tu t'embrases,
« En soufflant dessus tu l'éteins.

« Sois brave en pensée, ô bravache
« Qui n'as pas décroisé les bras !
« Sous mon geste en coup de cravache
« Comme les autres tu ploieras. »

Son geste en même temps m'accable
Et me tire, lent, vers le sol,
Tel que du plomb au bout d'un câble
Dont l'autre bout m'étreint le col.

Ma nuque en vain se fait de roche ;
Le câble toujours se raidit ;
Je me penche ; et l'instant approche,
L'instant sûr que l'Ange a prédit,

L'instant fatal où jusqu'à terre,
Pour rendre l'hommage abhorré,
Cédant au geste autoritaire
Comme les autres je ploierai.

Oh ! quels flots d'âcre et noire bile
Je ravalais, songeant tout bas :
« C'est donc vrai, poète débile,
« Tu n'es pas fait pour les combats !

« Tes semblables et toi, vous n'êtes
« Rien que des guerriers de chanson,
« Grandiloques marionnettes
« Ayant, au lieu de sang, du son !

« Et toi, le souffleur des vaillances,
« C'est donc vrai que tu vas aussi
« Choir aux suprêmes défaillances
« Devant ces pieds morts que voici !

« O chiffe ! O loque, O reins d'eunuque !
« Ça, pourceau, tu vas lécher ça !… »
Tout à coup, redressant ma nuque
Un cri d'horreur !… Qui le poussa ?

C'est toi, dans ma main, palme verte.
C'est vous, sur ma tête, lauriers.
Après quoi vous m'avez dit : « Certe,
« Les poètes sont des guerriers,

« Certe, ils sont fiers. Certe, ils sont braves,
« Certes, ces parleurs généreux
« Contre les jougs et les entraves,
« Ne les supportent pas sur eux.

« Certes, de leur cri grandiloque
« Fleurit l'acte grand, s'il le faut.
« Chénier n'était pas une loque
« Quand il monta sur l'échafaud.

« L'un des vainqueurs de Salamine
« A nom Eschyle. Sparte, à bas,
« Rit de Tyrtée et de sa mine ;
« Ce boiteux la remet au pas.

« Cervantès, qui fit don Quichotte,
« A Lépante perdit un poing,
« Et si l'effigie est manchote,
« C'est que l'âme ne l'était point.

« Combien d'autres, d'autres encore,
« Qu'a rendus noblement fameux
« L'héroïsme qui les décore !
« Qu'il t'en souvienne et fais comme eux !

« Comme eux sens battre sous tes côtes
« Un cœur qui n'est jamais transi,
« Le cœur qu'ont tous les Argonautes,
« Qu'avait Hercule, Orphée aussi !

« Afin qu'aux Toisons d'or futures
« Aborde la nef de ton nom,
« Cours les tragiques aventures
« En vrai fils d'Orphée ; ou sinon,
« Ne te crois pas d'une autre essence
« Que ces gueux, âmes de valets,
« Dont l'unique réjouissance
« Est l'entrée au morne palais.

« Renonce aux baisers de la Muse,
« De la Gloire, et comme ces gueux,
« Aplatis ta face camuse
« Pour lécher ces pieds avec eux,

« Rampe ainsi qu'on veut que tu rampes,
« Parmi ce vil bétail humain,
« Mais, sans nous, lauriers, à tes tempes,
« Sans moi, palme verte en ta main ! »

Et je sentis que mes insignes,
Si j'approchais encor du sol,
Loin des doigts et du front indignes
Allaient prendre en pleurant leur vol.

Alors, d'une voix grave et calme,
J'osai dire à l'Ange exécré :
« Avec mes lauriers et ma palme,
« Moi, tête haute, j'entrerai. »

Je dis, et joignant l'acte au verbe,
Dans la foule en flasques remous
Je marchai droit vers le Superbe
Qui chancela sur ses pieds mous,

Et je vis ma dextre crispée
Devenir un poing de vainqueur
Où la palme était une épée
Que je lui plongeais en plein cœur,

Tandis qu'à mon front de démence
Les lauriers d'un coup s'enflammant
En faisaient une torche immense
Dont flamboyait le firmament.

Puis ma voix forte et triomphale
Dit aux quatre vents : « Claironnez,
« Et que vos buccins en rafale
« Mettent debout les prosternés ! »

Mais, comme à la stupide foule
Je criais : « Soyez libres, gueux ! »
Voici qu'aux pieds dont je les foule
Se collaient leurs baisers visqueux.

Mon grand cri, semeur de lumière,
Ouvreur de l'Eden défendu,
Dans leur lâcheté coutumière
Ils ne l'avaient pas entendu.

Ils croyaient que j'étais l'apôtre
D'un dogme et d'un culte nouveaux.
A cet Ange ayant tué l'autre,
Comme à l'autre ils étaient dévots ;

Et j'avais beau par des harangues
Vouloir leur rendre la raison,
Sur mes pieds leurs ignobles langues
Se multipliaient à foison.

Ils léchaient, léchaient sans relâches ;
Ils léchaient jusqu'à m'écorcher ;
Et plus je les traitais de lâches,
Plus ils s'obstinaient à lécher.

Je veux fuir. En vain je le tente.
Ils sont trop ! Je ne pourrai pas.
Dans leur caresse dégoûtante
Ils ont emprisonné mes pas.

Leur salive qui me pénètre
Ronge ma chair et la corrompt.
Leur être s'infiltre en mon être,
Malgré les splendeurs de mon front.

Au sol, où leur bave assassine
A gangrené mes pieds perclus,
Je sens mes pieds prendre racine
Dans ces paralysantes glus.

Je les sens, comme ceux de l'Ange,
S'emplir de vermine qui mord
Leur grouillante et vivante fange.
Je sens qu'ils sont des pieds de mort !

Et sous l'épouvantable porte
C'est pourquoi je reste depuis,
Ayant goûté l'eau qu'on rapporte
Du fond de l'ironique puits,

La bouche pour jamais amère
D'avoir bu cette mauvaise eau
Où s'encharogne ma Chimère,
Dragon que je crus un oiseau ;
C'est pourquoi sans fin j'y demeure,
Sous cette porte des effrois,
Écoutant toujours la même heure
Tinter dans les mêmes beffrois ;

C'est pourquoi je suis là, statue,
Avec des airs encor vivants,
Tant que ne l'ont pas abattue
La foudre, le gel, ni les vents,

Statue en bois creux où plangore
Tout l'automnal de profundis
De l'éblouissant Egrégore
Que fut mon Avril de jadis,

Statue à la fois blanche et noire
Dont le socle est l'horrible seuil,
Statue au torse de Victoire,
Au bas du corps drapé de deuil,

Statue au col pris dans les cangues
Des rêves irréalisés,
Et dont le sang flue à des langues
Sous d'abominables baisers,
Statue aux chairs en purulence,
Criant par gestes éperdus
Sur un tombeau dont le silence
Est fait de cris inentendus,

Ange à mon tour, en sentinelle
Au seuil barré des paradis,
Gardant la consigne éternelle
Des secrets que je n'ai pas dits,

Ange qui ne peux plus les dire,
Ces secrets qu'il comprendrait seul,
Ange dont le zénith nadire
Et dont le lange est le linceul,

Face aux prunelles agrandies
Où tient l'orbe de l'univers,
Front auréolé d'incendies,
Pieds de cadavre en proie aux vers,

Ange radieux et funèbre
Dont la haine, folle d'amour,
Boit tous les vins de la ténèbre
Dans tous les calices du jour !